

Propos d'un vieux garçon : méfiez-vous des fenêtres ouvertes

Autor(en): **Bert-Net**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 37

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MÉ ON È DE FOU, MÉ ON RIT

CLLIOTSON étai tot que cliotson. On l'appelâve dinse po cein que son père s'étai z'u rontu la tsamba on dzo que l'étai sou. Lo valet avâi dan hiretâ de son père son sobriquet et son gran de sau, mâ pas sa piauta bêtorsa. L'è por cein que vo dio que Cliotson n'étai pas cliotson.

Po bâire, bêvessâi prau, trau mîmameint, tant que l'a fini pè vère lè sindzo, lo diablo, lè poute bîte et tot lo bataclian et fêre, à la fin, lo syndico de Cliantsi l'a décidâ de lo fêre reduire âo Bou de Cery.

Lo syndico bâille dan lè z'ôdre à l'hussî de la municipalité et âo messèli de menâ Cliotson. Van dan lè dou vers li avoué on tser à banc et fan asseimblieint de l'invitâ à fêre on tor avoué leu.

Tot va bin. Cliotson monte su lo tser, l'hussî découte li, tandu que lo messèli tegnâi lè guide, et pu... dzibllia po l'èpetau dâi fou, à duve z'hâore lliên.

N'avant pas fê onn'hâora de tsemin que, ma fâi, mon Cliotson n'a pas voliu allâ pe lèvé et fasâi état de sè reveri.

— Tè rondzâi pi ! fâ l'hussî. Manquâve rein que cein. On pâo pas lo preindre pè la force, lè pe fort que no dou einseimbllo. Lo faut preindre pè la rusa.

Et l'ant prâi pè la rusa. Lo fant eintrâ âo premi cabaret que l'ant trovâ et l'ant coumeinci, lè trâi, à bâire on mouf de quartette po soulâ Cliotson. Po fini l'ant pu arrevâ âo Bou de Cery.

Cliotson étai sou, mâ lè z'autro assebin et quasu mè que li. Faillâi vère cliiau trâi z'esta-fîé quand sant dêcheindu de lau tser. Tegnant ti lè bord dau tsemin, quequelhîvant ti lè trâi, tant que lo mâidzo n'a pas z'u moyan de comprendre cein que voliâvant. Le dezan bin que vegniant de pè Cliantsi et qu'èin faillâi reduire ion. Ie bramâvant tellameint que lo mâidzo l'a fâliu télégraphiè à Cliantsi.

— Lo quin dâi trâi è-te fou ?

Et lo syndico fa reprendre : — L'è Cliotson.

Bin su ! cliotson ! mâ cliotson ti lè trâi, noutrè soulon. L'hussî oncora bin mè que lè z'autro, por cein que pouâve bin moins portâ lo vin, tant que lo mâidzo lo fâ eimpougnî pè lè z'infirmiè.

L'hussî sè defeidâi, vo pouâide peinsâ ; mîmameint que l'ant du lâi betâ lo gilet de fê. Lo messèli sè tegnâi lè côute de rire de vère sè grimace et Cliotson, tot èpouâiri, reverve lo tser et fotâi lo camp âo dissime galop po Cliantsi. Lo messèli lâi traciè aprî po ne pas fîre prâi assebin.

Tandu ci teimps, l'hussî desâi : « Su pas fou, su pas fou. Su l'hussî », et lo mâidzo fasâi : « L'è bo et bin fou ; sè crâi on hussî. L'a la folie dâi grantiau (grandeurs). Lo faut einclioure. »

Et l'ant einclioué et mena à la « douche », que-met diant lè mâidzo.

Lo dzo d'aprî, Cliotson va vè la fenna à l'hussî et lâi fâ dinse :

— Ne savè pas que ton hommo étai fou. L'è mè que l'è menâ âo Bou de Cery.

MARC A LOUIS.

Noutron crâno vilhio patois.

Une ligne a été omise dans la 6^e strophe du morceau patois paru dans le numéro du 9 septembre. Nous rétablissons :

Et lè cliotsette dâi z'ermaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsapplie la dâille,
L'iguie que dêcheint dâi tseinau,
La tserri que fâ son terrau,
Lo vin que dau bossaton câole,
Dein noutron 'bi payi vaudois,
L'ôuvra dâi sâpalon, dâi birole,
Dezan lau dzoufo ein patois.

Un souvenir des manœuvres. — Il est parfois des coïncidences fâcheuses ; ainsi lisez l'historiette suivante qui nous est racontée par un témoin oculaire.

La une du 1 traversait, le 2 septembre, avec le bataillon, un endroit un peu marécageux dans la commune de Froideville. Dans les rangs se trouvait un soldat tout fier de fouler pour la première fois le sol de sa commune ; son plaisir fut court, hélas ! Notre troupier, en sautant un traître fossé, glissa et tomba le pompon en avant dans l'eau et la vase.

Quand, après quelques efforts, il fut extrait de sa situation humide et qu'il eût rendu la première gorgée il s'écria en faisant le poing : « char... mante commune ! »

Il s'en souviendra, de sa commune ! C.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Mêlez-vous des fenêtres ouvertes.



— Pourquoi ? me dirâ le lecteur. De crainte des coups d'air et de leurs conséquences fâcheuses, rhumes, coryzas, catharres, bronchites, peut-être ? — Voulez-vous rire ?

— Point. Mais il y a l'autre danger ! — ???

— Mais oui, le danger... des voisins.

J'étais, l'autre soir, assis à ma fenêtre et rêvais en regardant s'allumer les premières étoiles. C'était une soirée magnifique. Après les heures torrides de l'après-midi, un peu de fraîcheur semblait descendre du ciel.

Tout-à-coup, j'entendis dans le silence du soir un bruit de baisers et une voix susurra :

« Oh ! Jules ! ! »

Bon, fis-je, voici les tourtereaux du quatrième qui commencent.

Et ce fut un duo sans fin où le bruit des baisers alternait avec de langoureux : « Oh ! Jules ! »

— Je ne peux pourtant pas aller toute nue, proclama une voix aigre que je reconnus pour être celle de la sympathique locataire du premier.

Son mari cherchait sans doute à lui faire entendre raison, car la voix reprit, plus perçante encore :

— Je crierai si je veux. Tant mieux si tout le quartier sait comment tu me traites.

Enervé, sans doute, par cette discussion, le perroquet du voisin d'en face jugea qu'il était temps d'intervenir. D'une voix claironnante, écho des représentations du Kursaal de l'hiver dernier, il jeta à la propriétaire qui criait :

« Oh ! les hommes ! »

un péremptoire :

« Dyck, ferme-ça ! »

Puis, couvrant la discussion, qui, au premier, tournait décidément à l'aigre, le phonographe du concierge nasilla :

« Embrass'moi, Ninette, embrass'moi ! »

Sur son piano, la fiancée du second, tout à ses doux rêves, s'envolait bien loin des disputes du vieux ménage et chantait les couplets de l'aimoureux Siebel :

Portez-lui mes aveux.

BERT-NET.

La part de tous. — F*** est un pique-assiette bien connu. Il s'en vante presque, et sans nulle vergogne.

— Hélas, disait-il l'autre jour, quand il y en a pour six, il y en a pour sept.

— Oh ! sans doute, répliqua son interlocuteur, si vous parlez de la lampe.

VILLÉGIATURE

ON a dit et redit cent fois que nulle part on ne peut être mieux que chez soi ; c'est presque une vérité à M. de la Palice. C'est pour cela, sans doute, qu'aux premiers beaux jours, tous ceux qui ont en poche quelques sous et à qui le sort accorde tant soit peu de loisir prennent la clef des champs. La mode, la tyrannique mode !

Or donc, vous qui ne savez rester en place, vous que taquine le démon des voyages, voici quelques conseils, donnés jadis par Henri Cain.

Quand, l'été venu, Labiche, l'amusant Labiche, s'en retournait en Sologne, voici le moyen qu'il avait adopté pour ne rien oublier d'utile à faire tenir en ses malles :

Labiche commençait par se poser la main droite sur la tête, et, son fidèle domestique exécutant ses ordres, il disait :

» Crâne : chapeau de paille, chapeau haut, feutre, mou, etc.

» Cheveux : peignes, brosses, pommade, etc.
» Nez : mouchoirs, poudre contre le coryza, acide borique, etc.

» Yeux : pince-nez, lunettes, etc. »

Il continuait ainsi en se palpant jusqu'aux pieds.

Une fois cette opération terminée, Labiche reprenait ses observations en recommençant par les souliers pour finir par le chapeau.

Il appelait ça « faire la preuve en remontant. »

Quand tu arriveras au chemin de fer, d'un geste sec désigne tes bagages à enlever ou devant être portés jusqu'aux wagons.

Plus tu paraîtras Anglais, raide et désagréable, mieux on l'obéira.

Arrivé dans ton compartiment, change de tactique. Redeviens nature : tiens-toi comme un simple mufti, encombre de tes paquets tous les coins et, fermant rageusement la portière, à travers la vitre regarde d'un œil très méchant ceux qui auraient le toupet d'oser vouloir envahir les places que tu accapares indûment.

Tu feras fuir ainsi nombre de personnes élevées dans la croyance aux faits divers, dans le respect du roman policier, et tremblant la peur d'« être assassinées sous un tunnel par un homme de mauvaise mine ! »

Il est assez pratique de fumer une grosse pipe sentant fort mauvais.

Qu'une dame âgée cherche à monter dans ton wagon, dis-lui très vite, sèchement et d'un ton scandalisé : « Hommes seuls, madame ! » Tu verras aussitôt cette voyageuse (pour peu qu'elle soit bien élevée) balbutier une excuse et se hisser dans le compartiment voisin, sans rien comprendre à ton apostrophe. (Spécialement recommandé : c'est d'un effet presque certain.)

Emportes-tu un homard, un fromage ou un melon, sache que les filets des autres compartiments de tien n'ont été inventés que pour les recevoir.

Il faut te garder de tout étonnement si, parfois, tu subis le mécompte de ne plus retrouver en place « ces empestoirs », qu'un voyageur grincheux et connaissant le truc aura expédiés par la portière. En ce cas, comme tout le monde te donnerait tort, ne réclame pas, crois-moi.

Arrivé à l'hôtel, avec grand soin, sans te presser, choisis une excellente chambre. Fais monter ta malle (important !) Ensuite, tu terrifieras le « bureau » par ces paroles sacramentelles : « J'ai des coupons d'hôtel ! »

Rien qu'à voir la tête des gens, qui ne peuvent plus ainsi majorer leurs prix, tu savoureras une jouissance d'un ordre excessivement raffiné.

Sur la plage, le premier jour, oriente-toi, observe, étudie, compare avant de te livrer ; n'es-saye pas de faire connaissance trop vite avec celui-ci ou celui-là.

A notre époque, grâce au complet de flanelle blanche, à la casquette russe avec pavillon de yacht brodé et boutons à ancrés, tous les hom-